



HAL
open science

Leroi-Gourhan

Mathilde Lequin

► **To cite this version:**

Mathilde Lequin. Leroi-Gourhan. Dictionnaire des anthropologies, Presses universitaires de Paris Nanterre, p. 593-602, 2022, 978-2-84016-498-2. hal-03926188

HAL Id: hal-03926188

<https://hal.science/hal-03926188v1>

Submitted on 6 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Leroi-Gourhan

[1911-1986]



L'histoire de l'humanité est une scène, sur laquelle se succèdent des êtres dont la verticalisation a libéré la main et la face. Pour discerner leurs traits véritables, il faut avec Leroi-Gourhan se placer à bonne distance, dans le temps long de l'évolution des vertébrés, et multiplier les angles de vue : paléontologie, préhistoire, archéologie, technologie, ethnologie ou encore histoire de l'art. Mais que verrons-nous alors ? L'humain tel qu'il est réellement, dans la vérité de ses visages successifs ? Ou l'humain tel que nous le fantasmons, à partir des faits matériels que la science porte à notre connaissance ? Fasciné par sa propre origine, c'est avec le désir de « retrouver son

reflet dans les eaux profondes du passé » (1964 : 9) que l'être humain met en scène l'histoire de ses ancêtres. Considérant que « la science du passé des êtres est, dans sa fonction, une mythologie » (1983 : 9), et s'astreignant pourtant à ne parler que sous le contrôle des faits matériellement établis par la science, Leroi-Gourhan travaille ainsi à « atteindre l'image d'une réalité vivante de l'homme des temps sans écriture » (1991 : 262).

Le théâtre de l'homme primitif

La sobriété s'impose dans la mise en scène de l'humanité la plus lointaine. Il faut renoncer au folklore et aux mythes

de l'homme préhistorique que la science a alimentés. Avec la paléontologie humaine s'est mis en place « le théâtre de l'homme primitif » (1964 : 27), dont le décor se déplace au gré des découvertes fossiles, d'Europe, avec l'homme de Néandertal, en Asie, avec les Pithécanthropes, puis en Afrique, avec les Australopithèques. Il est donc nécessaire de se déprendre d'une série de personnages mythologiques dans lesquels nous avons projeté nos ancêtres, si bien que l'humain de Leroi-Gourhan se définit d'abord négativement. Il n'est pas l'homme-singe, « définissable comme un être primitif, voûté, au crâne surbaissé, aux arcades orbitaires saillantes et au menton fuyant » (1964 : 20), qui a longtemps permis de donner à l'ancêtre humain les traits du « chaînon manquant », intermédiaire entre le singe et l'humain.

L'humain de Leroi-Gourhan n'est pas non plus le « pré-sapiens », cet « insaisissable hominien déjà intelligent, venu on ne sait d'où dans un monde où s'attardaient les divers pré-hominien à front plat » (1964 : 28). C'est ensuite l'ancêtre bipède qui entre en scène. L'homme vertical n'est-il qu'une figure mythique supplémentaire ? Dès lors que la paléontologie humaine identifie dans la bipédie la caractéristique propre à l'ensemble de la lignée humaine et marquant son origine, une rupture s'opère : à l'opposé du glorieux récit d'un singe devenant humain par son cerveau, le scénario bipède

s'avère bien plus trivial et moins flatteur. « Nous étions préparés à tout admettre sauf d'avoir débuté par les pieds » (1964 : 97). Le développement cérébral est un corrélat de la station droite au lieu d'en être la cause.

L'humain mis en scène par Leroi-Gourhan est donc un être vertical qui n'est ni un demi-singe, ni un demi-homme. Le bipède le plus ancien est pleinement humain et fondamentalement différent du singe. Cette discontinuité n'a rien d'une différence d'essence ; elle tient à un schéma fonctionnel qui n'a plus rien de « pithécomorphe », dès lors que la charpente corporelle s'est adaptée à la marche en bipédie. L'acquisition de la verticalité n'est pourtant pas l'origine inconditionnée, la rupture absolue détachant l'humain de la chaîne zoologique. La bipédie humaine n'est que « l'une des solutions données à un problème biologique aussi ancien que les vertébrés eux-mêmes, celui du rapport entre la face comme support des organes de préhension alimentaire et le membre antérieur comme organe non seulement de locomotion, mais aussi de préhension » (1964 : 34). Ce n'est qu'avec du recul qu'apparaît la singularité de la forme humaine : « dans une perspective qui va du poisson de l'ère primaire à l'homme de l'ère quaternaire, on croit assister à une série de libérations successives » (1964 : 40). De la sortie de l'eau à l'acquisition de la station debout, c'est désormais la main qui se libère

et devient disponible pour le geste technique ; c'est la face qui se dégage et devient disponible pour le langage.

En s'approchant de l'homme vertical, on aperçoit derrière lui toute une famille, que Leroi-Gourhan nomme les Anthropiens. Les premiers à avoir fait leur entrée sur la scène de l'humanité sont les « Australanthropes » – appelés à tort Australopithèques, puisqu'ils marchent debout, taillent des outils, et sont ainsi, malgré leur petit cerveau, pleinement humains. Face au « visage d'un homme pas encore humanisé » (1964 : 108), un malaise se fait pourtant ressentir. Viennent ensuite les « Archanthropes » (comprenant des formes aujourd'hui attribuées à *Homo erectus*), puis les « Paléanthropes », c'est-à-dire les Néandertaliens : « crâne bas et large, front fuyant, bourrelets orbitaires énormes dominant de grandes orbites dans une face massive, sans pommettes marquées, aux lèvres très hautes, au menton effacé. Une nuque puissante maintient cet édifice barbare au sommet d'un corps trapu, sur deux pieds larges » (1964 : 101). Le mouvement d'« humanisation » – terme que Leroi-Gourhan préfère à celui d'« hominisation » – se poursuit jusqu'aux « Néanthropes » et l'espèce actuelle *Homo sapiens*. La face, de moins en moins projetée vers l'avant, vient se placer sous la boîte crânienne ; le bourrelet orbitaire tend à disparaître ; la voûte crânienne

s'ouvre avec le déploiement de l'éventail cortical.

Le geste et la parole

Pleinement humains, les Anthropiens se différencient pourtant au cours de leur évolution en groupes distincts. Qu'est-ce qui fait alors l'unité de l'humain ? La question devient inévitable dès lors qu'est congédiée la figure mythique de l'homme-singe, qui permettait d'identifier dans chaque ancêtre fossile un chaînon manquant dans la série conduisant du singe à l'humain (1964 : 118). Plus que la bipédie, l'outil semble fournir le critère de définition de l'humain. Assiste-t-on ici au retour de l'*homo faber* bergsonien ? Ce n'est pas cette notion philosophique, appréciée puis critiquée par Leroi-Gourhan (Guchet 2015 : 120), qui vient fonder cette conception. Celle-ci s'appuie sur la découverte fossile du Zinjanthrope en 1959, gisant entouré de galets taillés. Il s'agit là d'un être pleinement humain par sa forme corporelle, fabriquant des outils, sans que son développement mental ne soit encore accompli. Avec l'outil s'impose un critère charnière : s'il est « une véritable sécrétion du corps et du cerveau des Anthropiens » (1964 : 132), l'outil n'est pas un caractère anatomique ; à la jonction du biologique et du culturel, du matériel et de l'intellectuel, il signale un point de bascule dans l'histoire de l'humanité. Produit d'une intelligence intégrée

dans la matière, il répond à des formes constantes, stéréotypées et n'existe « que dans le geste qui le rend techniquement efficace » (1965 : 35), du geste de percussion perpendiculaire par lequel « l'Australanthrope » taille un galet pour fabriquer un tranchant jusqu'à la technique dite levalloisienne des Néandertaliens, qui préparent un bloc de matière (appelé nucléus) pour en tirer des éclats, l'outil initial devenant ainsi source d'outils (racloirs, pointes, etc.).

L'humain se définit par une dynamique fondée sur les couples fonctionnels main-outil et face-langage. « Il n'existe pas deux faits typiquement humains dont l'un serait la technique et l'autre le langage, mais un seul phénomène mental » (1965 : 260). Le concept de chaîne opératoire, développé par Leroi-Gourhan dans le sillage de son maître Marcel Mauss, est fondamental pour comprendre le lien qui unit technique et langage. Le geste et l'outil sont « organisés en chaîne par une véritable syntaxe qui donne aux séries opératoires à la fois leur fixité et leur souplesse » (1964 : 164). La technique fonctionne comme un langage et réciproquement, le langage est une technique, fonctionnant par des chaînes opératoires d'abord limitées à l'expression du concret, puis s'affranchissant de l'immédiat et capables d'abstraction. L'humain de Leroi-Gourhan est celui qui fabrique des outils et des symboles, d'où la possibilité, à partir des outils connus

par l'archéologie préhistorique, de tenter une « paléontologie du langage » (1964 : 163), bien qu'il n'en existe aucune trace fossile. Si l'on peut supposer « l'existence virtuelle du langage chez les plus vieux hominiens » (1964 : 127), c'est avec les Néandertaliens que le langage en vient à exprimer des pensées abstraites et des sentiments religieux. S'ouvre alors un monde neuf, celui de la pensée symbolique. « L'intérêt de l'étude de leur culture, trop souvent négligée par des chercheurs qui ont eu plus la préoccupation de chasser le crâne que de comprendre l'homme, est fondamentale pour notre propre compréhension puisqu'en définitive ce sont eux et non pas les Australanthropes qui jouent l'avant-dernier acte de notre histoire » (1964 : 187).

Le dernier acte de l'évolution des Anthropiens se joue avec le développement de la partie pré-frontale du cerveau, qui correspond à l'entrée en scène d'*Homo sapiens*. « Le déverrouillage du front est rapidement suivi dans l'histoire des sociétés humaines par une transformation profonde des rapports entre l'homme et le monde biologique » (1964 : 186). En effet, si les techniques suivaient jusqu'alors le rythme de l'évolution biologique, elles explosent entre 35 000 et 30 000 ans, avec un outillage qui triple en variété, et évoluent à une vitesse vertigineuse. Détachés du corps humain, les outils se transforment désormais au rythme des

génération successives (1965 : 50). Avec la technique s'opère la bascule vers une évolution qui n'est plus dominée par les rythmes biologiques mais par les phénomènes sociaux, et qui aboutit, avec *Homo sapiens*, à l'apparition d'un dispositif « fondé sur des valeurs culturelles qui fractionnent en ethnies l'espèce zoologique humaine » (1964 : 205).

Homo sapiens est celui qui est apte à « fixer la pensée dans des symboles matériels » (1964 : 261), à travers les couples face-lecture et main-graphie. Or, ce n'est pas par une représentation naïve du réel que le graphisme débute, mais par des signes exprimant des rythmes, à travers des séries de bâtonnets et de points. Si abstraire, c'est isoler par la pensée, détacher d'un tout, l'art préhistorique est d'abord un art abstrait, qui sélectionne les points expressifs et les assemble pour construire en symboles un tout mythologique, que Leroi-Gourhan appelle un « mythogramme » (1965 : 221). Puis l'art se détache de l'écriture, pour aller vers des formes concrètes, des figures plus construites, liées à l'expression des émotions et de la pensée religieuse. Les représentations préhistoriques proposent « un récit mythologique dont les personnages stéréotypés se retrouveraient partout dans les mêmes rapports » (1971 : 80). En développant une analyse statistique des représentations préhistoriques, Leroi-Gourhan met en évidence leur organisation

systématique autour d'images d'animaux (couple bison-cheval) et de signes des caractéristiques sexuelles (masculin-féminin). L'humain de Leroi-Gourhan serait-il en définitive une créature symbolique ? Ici encore, ce « propre de l'homme » trouve son sens dans l'histoire longue de l'humanité, car il est tributaire d'une organisation cérébrale dont l'origine se situe au moment de la libération de la main (1964 : 153). La faculté de symbolisation correspond à la capacité du cerveau à conserver une distance entre le vécu et l'organisme qui lui sert de support ; la symbolisation continue le détachement qui s'exprime dans la séparation de l'outil par rapport à la main, du mot par rapport à l'objet, de la société par rapport au groupe zoologique (1965 : 33-34).

Unité de l'humain, unité de l'anthropologie

Si la famille des Anthropiens présente plusieurs visages, l'humain est pour Leroi-Gourhan profondément un. Plus que son unicité, c'est son unité qui le caractérise : il est « impossible de disjoindre le passé et le présent, l'homme et ses gestes, la pensée et les actes, le matériel et le spirituel, le technique et le social » (1983 : 89). Par conséquent, le dualisme qui obsède la pensée philosophique, entre l'animal et l'humain, le matériel et le spirituel, la nature et la culture, doit être révisé (1965 : 9). Habité par sa « double appartenance

[...] au monde zoologique et au monde sociologique » (1965 : 10), mammifère et membre de cet organisme collectif qu'est la société, l'humain de Leroi-Gourhan est la synthèse vivante de ces dualités.

L'humain ne peut par conséquent être saisi que dans le mouvement par lequel l'évolution de son organisme biologique se prolonge dans un « organisme social », dont l'analyse requiert une « biologie des sociétés » (1964 : 205). Leroi-Gourhan ne s'encombre guère des justifications méthodologiques qui pourraient étayer sa conception de la société comme organisme. Celle-ci est portée par la critique de l'approche sociologique et anthropologique traditionnelle, celle de Durkheim et Mauss, selon laquelle « toute la vie matérielle baigne dans le fait social ». Leroi-Gourhan se revendique au contraire d'une « ethnologie des profondeurs », dans laquelle « le fait social apparaîtrait comme un fait biologique général, mais totalement humanisé » (1964 : 210-211).

Plus qu'un postulat, l'unité de l'humain constitue une méthode, au sens le plus littéral du terme, c'est-à-dire qu'elle permet de tracer un chemin pour avancer dans l'histoire de l'humanité. De même que l'humanité commence par les pieds et non par le cerveau, il faut, pour retracer l'institution de l'édifice social, partir du plus trivial, préconise Leroi-Gourhan : à quoi ressemblait la denture des premiers humains ? Que mangeaient-ils ?

C'est là que se tisse la trame des relations sociales, contrôlée à l'origine par le rapport territoire-nourriture. « L'homme aurait-il possédé une denture râpante et un estomac de ruminant que les bases de la sociologie eussent été radicalement différentes » (1964 : 212). De la même manière, ce n'est qu'en se plongeant dans la culture matérielle, dans les « faits de la vie banalement technique, économique ou sociale » (1991 : 278), que l'on peut espérer comprendre le sens des préoccupations qui ne sont pas purement matérielles, comme les pratiques religieuses et esthétiques.

De son œuvre pluridisciplinaire, Leroi-Gourhan déclare que « c'est l'homme, tout simplement, qui en fait l'unité » (1991 : 13). Mais cette unité n'est pas posée *a priori*, sous la forme d'un Homme intemporel et essentialisé ; elle est visée, à l'horizon du travail de reconstitution de l'humanité à partir de ses traces concrètes et contingentes. Leroi-Gourhan s'inscrit ainsi dans la philosophie de son temps ; en tant que critique de l'humanisme métaphysique, il est salué par Canguilhem, Foucault et Derrida (Guchet 2015 : 126-129). Même lorsqu'il n'est connu qu'à partir de fragments d'os, cet humain est profondément vivant ; le but du préhistorien est de « reconstituer la vie » (1986 : 159), tâche difficile puisqu'il « doit renoncer à ce qui aurait été le plus significatif : les gestes, les sons, les agencements d'objets » (1964 :

153). C'est cette vie latente que Leroi-Gourhan met à l'honneur, dans sa leçon inaugurale au Collège de France de 1969, en opposant à la préhistoire typologique une ethnologie préhistorique, qui s'affranchit de la géologie et de la paléontologie pour retracer « la vie réelle des hommes » (1982 : 266). Il faut pour cela compléter la « préhistoire verticale », fondée sur les fouilles stratigraphiques, par une « préhistoire horizontale » (1982 : 269), fondée sur l'analyse planigraphique, qui permet de mettre au jour les vestiges des habitations et d'accéder à l'organisation sociale de l'espace.

Parce que « la préhistoire n'a pas d'autre signification réelle que de situer l'homme futur dans son présent et son passé le plus lointain » (1964 : 10), c'est finalement la silhouette incertaine de l'humain du futur que l'on aperçoit, s'avançant sur la scène. L'histoire de l'humanité n'est pas arrivée à sa fin ; le processus d'extériorisation qui en est le moteur continue à se déployer. « Libéré de ses outils, de ses gestes, de ses muscles, de la programmation de ses actes, de sa mémoire, libéré de son imagination par la perfection des moyens télé-diffusés, libéré du monde animal, végétal, du vent, des microbes, de l'inconnu des montagnes et des mers, l'*homo sapiens* de la zoologie est probablement prêt de la fin de sa carrière » (1965 : 266). Mais l'humain est-il véritablement libéré ou plus aliéné que jamais ? L'évolution humaine

se poursuit-elle dans une voie nouvelle ou sommes-nous entrés dans une phase de déshumanisation ? Si l'humain s'est libéré du temps biologique en le domestiquant – ce qui est peut-être, plus encore que la création de l'outil, « le fait humain par excellence » (1965 : 139) –, ce temps devenu entièrement symbolique se présente désormais comme une « grille dans laquelle les individus sont bloqués » (1965 : 147), happés par des moyens de communication toujours accélérés. Une « nouvelle extériorisation » semble être en cours, « qui serait celle du symbolisme social » (1965 : 200). La participation directe à la vie sociale réelle s'amenuise, au profit d'une vie sociale figurée, dématérialisée, standardisée, les individus devenant des pièces interchangeables dans le « macro-organisme universel » (1965 : 191).

C'est enfin et surtout l'extériorisation de l'outil, du cerveau et de la mémoire, à travers la multiplication des machines et des ordinateurs, qui façonne l'humain à venir. « Une humanité anodonte et qui vivrait couchée en utilisant ce qui lui resterait de membres antérieurs pour appuyer sur des boutons n'est pas complètement inconcevable » (1964 : 183). Ce n'est pas que le préhistorien se transforme ici en prophète ; la méthode paléontologique, qui part des profondeurs pour saisir le mouvement propre à l'humain, permet d'anticiper des trajectoires – « c'est une conviction d'ordre balistique » (1991 : 139). Douter de l'existence

prochaine de machines dépassant le cerveau humain, « c'est reproduire la situation du Pithécantrophe qui aurait nié la possibilité du biface » (1965 : 75). Aux deux extrémités de la scène, on voit alors s'opposer « à l'image de l'ancêtre-singe » celle de « l'homme parfaitement fabriqué, double mécanique de l'Anthropoïde » (1965 : 51), dans une trajectoire menant de l'homme-singe au robot humanoïde.

La fin de la pièce n'est pourtant pas écrite. Plusieurs dénouements sont possibles, de l'autodestruction atomique à la prise de conscience écologique.

Si l'humain veut rester *sapiens*, « il lui faudra alors repenser complètement le problème des rapports de l'individuel au social, envisager concrètement la question de sa densité numérique, de ses rapports avec le monde animal et végétal, cesser de mimer le comportement d'une culture microbienne, pour considérer la gestion du globe comme autre chose qu'un jeu de hasard » (1965 : 268).

Mathilde Lequin

Références

- 600 GUCHET Xavier, 2015, « André Leroi-Gourhan et la philosophie », in *André Leroi-Gourhan, « l'homme, tout simplement »*, SOULIER Philippe (dir.), Paris, Éditions de Boccard.
- LEROI-GOURHAN André, 1964, *Le Geste et la Parole, I. Technique et langage*, Paris, Albin Michel.
- LEROI-GOURHAN André, 1965, *Le Geste et la Parole, II. La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel.
- LEROI-GOURHAN André, 1971, *Préhistoire de l'art occidental*, Paris, Mazenod [1965].
- LEROI-GOURHAN André, 1983, *Mécanique vivante. Le crâne des vertébrés du poisson à l'homme*, Paris, Fayard.
- LEROI-GOURHAN André, 1986, *Le Fil du temps. Ethnologie et préhistoire, 1935-1970*, Paris, Éditions du Seuil [1983].
- LEROI-GOURHAN André, 1991, *Les Racines du monde*. Entretiens avec Claude-Henri ROCQUET, Paris, Le Livre de Poche [1982].

Bibliographie complémentaire

- AUDOUZE François et SCHLANGER Nathan (dir.), 2004, *Autour de l'Homme, contexte et actualité d'André Leroi-Gourhan*, Antibes, Éditions APDCA.

- Collectif, 1988, *André Leroi-Gourhan ou Les voies de l'homme*, Actes du colloque du Centre national de la recherche scientifique (mars 1987), Paris, Albin Michel.
- GROENEN Marc, 1996, *Leroi-Gourhan, Essence et contingence dans la destinée humaine*, Bruxelles, De Boeck Supérieur.
- LEROI-GOURHAN André, 1943-1945, *Évolution et Techniques*, I. *L'homme et la matière*, II. *Milieu et techniques*, Paris, Albin Michel.
- SOULIER Philippe, 2018, *André Leroi-Gourhan, Une vie (1911-1986)*, Paris, CNRS Éditions.

